

Blaise
Hofmann
La Fête



ZOE

LA FÊTE

AUX ÉDITIONS ZOÉ

Estive, roman, 2007
(Prix Nicolas Bouvier), Zoé-Poche, 2011

L'Assoiffée, roman, 2009

Marquises, récit de voyage, 2014

Capucine, roman biographique, 2015

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Billet aller simple, L'Aire, récit de voyage, 2006

Notre mer, L'Aire, récit de voyage, 2009

Monde animal, d'Autre Part, récit, 2016

Les Mystères de l'eau, La Joie de Lire, livre jeunesse, 2018

Jour de Fête, La Joie de Lire, livre jeunesse, 2019

Fête des Vignerons 2019. Les poèmes, co-édition Zoé-Campiche,
poèmes, 2019

BLAISE HOFMANN

LA FÊTE

ZOE

© Éditions Zoé, 46 chemin de la Mousse
CH-1225 Chêne-Bourg, Genève, 2019
www.editionszoe.ch

Maquette de couverture : Silvia Francia
Illustration : © *Grapevine tendril with water droplets*,
© pogonici/shutterstock.com
ISBN 978-2-88927-669-1
ISBN EPUB: 978-2-88927-670-7
ISBN PDFWEB: 978-2-88927-671-4

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien
de la République et Canton de Genève,
et de l'Office fédéral de la culture.*

Transmettre la flamme

Ce message pour savoir si tu serais intéressé...

Dix-huit nœuds sud-est, la mer se forme lentement, il est temps de détacher le hamac tendu à la proue, suspendre l'annexe, désencombrer le cockpit, larguer les amarres et dire au revoir aux tortues de Tobago Cays. Nous voyant partir, le petit dealer d'herbe de l'archipel tente une dernière fois sa chance. On prend un ris, étarque la grand-voile, remonte au près, bâbord amures.

... à collaborer avec d'autres artistes...

Un pavillon suisse flotte en poupe. Après deux semaines de voile dans les Petites Antilles – pilote automatique, ti-punch et Voie lactée –, on me dépose sur l'île de Bequia, terrain idéal pour avancer dans l'écriture de *Marquises*, un récit de voyage dont la sortie est annoncée dans cinq mois. Je passe ainsi mes journées dans une petite chambre louée au premier étage d'un lodge défraîchi de Port Elizabeth. Ventilateur, moustiquaire et spirales d'encens. Si je sors un instant, c'est

pour me baigner, courir ou aller boire une bière fraîche dans un bar avec wifi.

... pour écrire...

Dans ma boîte aux lettres électronique m'attend le message d'un ancien collègue, enseignant de français au Gymnase de Burier, près de Montreux. J'ai démissionné il y a quatre mois mais reçois encore fréquemment des nouvelles de la profession: choix d'une lecture commune, interdiction des voyages d'études, nouvelle filière d'école de commerce... Seulement voilà, ce courriel daté du 14 mai 2014 est signé Daniel Bovard, et Daniel Bovard n'est pas du style à parler pédagogie.

... le livret de la Fête des Vignerons de 2019?

La Fête des Vignerons.

One more big beer, please!

En visitant le site internet de la Confrérie des Vignerons (la connexion est très lente), je réalise que lors de la célébration de 1977, je n'étais pas né. Et qu'en 1999, j'étais en voyage tout l'été, de l'Italie au Pakistan, en passant par l'Iran. J'avais 21 ans. J'étais farouchement anti-tradition, anti-folklore, anti-patriote. Liberté et Patrie, et puis quoi encore? La faute peut-être à quatre mois d'école de recrue qui n'avaient pas manqué de faire de moi un objecteur de conscience. La faute peut-être aussi à la Commission Bergier, aux fonds juifs en déshérence, à l'argent de Mobutu, à la Suisse de Christoph Blocher.

Le monde m'ouvrait les bras. Je ne faisais alors que lire, sortir et voyager. Je commençais à écrire. Mais si on m'avait dit alors que je rédigerais un jour les paroles des chants de la Fête des Vignerons, ce grand rassemblement poussiéreux et passéiste, cette résurgence d'un

passé nationaliste, phallocrate et réactionnaire, cette vaudoiserie, cette ivrognerie, j'aurais ri.

En réalité, j'ignorais tout de la Fête; elle ne faisait simplement pas partie de mon ADN.

Mes parents m'avaient davantage raconté *La Fête des Vignerons de la Côte* – à laquelle ils avaient participé lors d'une reprise –, un spectacle créé en 1956 (en réaction à la Fête de 1955) par l'auteur Frank Jotterand et le metteur en scène Charles Apothéloz (qui dirigea la Fête de 1977). Cette Fête miniature raconte l'histoire du syndic d'un village qui rentre justement de la Fête des Vignerons au bras de sa femme, Georgette, et qui en a marre de ces « buveurs de vin sucré » (les vignerons de Lavaux). Il organise alors sa propre fête, et pour ce faire, hypothèque une vigne. Après moult péripéties, son spectacle connaît un immense succès... à la Côte.

Convocation le mardi 8 juillet 2014 à 9h au premier étage du « Château de la Confrérie des Vignerons » à Vevey. Cela tombe mal. Et pour une très mauvaise raison.

Tous les trois ans, mon village natal, Villars-sous-Yens, près de Morges, accueille durant le premier week-end de juillet une grande fête que l'on nomme simplement « Abbaye », et qui est en réalité une fête de tir.

Il faut imaginer, devant l'église, une « partie officielle » conclue par des coups de canon, un cortège endimanché, emmené par une fanfare en costume, un porte-drapeau, un abbé-président concentré pour marcher au pas et une demi-douzaine de Rois du tirs portant sur leur tête souvent chenue une couronne de faux lauriers; à leur bras, de trop jeunes demoiselles d'honneur. Le protocole et l'horaire sont identiques depuis un siècle. Il faut imaginer, dans une grande cantine décorée de fanions vert et blanc, des adultes assis autour

de grandes tables rectangulaires, appliqués à dévorer une tranche de langue de bœuf aux câpres accompagnée de son gratin de pommes de terre, boire du vin du village, chanter *L'Hymne vaudois*, et tolérer d'interminables discours prononcés du haut d'un pupitre orné d'un drapeau suisse.

Enfant, j'adorais ces Abbayes, synonymes de carrousels et d'auto-tamponneuses. Puis est venue l'adolescence, les nouveaux amis, la ville, les études, les voyages, autant d'éléments qui m'ont tenu éloigné de cette tradition... jusqu'en 2011, année où l'on m'invitait à prononcer, sous la cantine, du haut d'un pupitre orné d'un drapeau suisse, justement, un discours.

Pour la première fois de ma vie, il y a une semaine, je suis allé tirer. Tirer pour de vrai, avec une arme de guerre, un fusil d'assaut made in Switzerland prévu pour des combats de guérilla, un produit proposé à l'exportation... mais je m'égare.

Pour la première fois de ma vie, samedi dernier, je suis allé tirer. Je me suis garé devant la ferme de mes parents, en face de l'épicerie, ai continué à pied à travers vignes. Et là, foulant une prairie d'herbes folles, de fleurs bleues et d'insectes hyperactifs, bercé par le chant polyphonique des oiseaux, je me suis demandé si vider un chargeur de cartouches dans une cible au milieu de la forêt était vraiment la meilleure chose à faire pour occuper ce premier samedi ensoleillé de l'année...

Au moment de saluer les tireurs du stand, j'étais un peu dispersé. Voilà peut-être pourquoi j'ai tout fait de travers. J'ai donné du « bonjour » à ceux qui attendaient du « salut! ». Et j'ai commandé une bouteille de rouge alors que tout le monde était « au blanc ».

Le fait est que mes huit misérables cartouches tirées à la va-vite ont eu bien moins d'impact que le plaisir de retrouvailles en rafale!

Si je vous raconte ainsi ma vie, c'est qu'il y a une raison.

En voyageant, je me suis toujours réjoui de revenir au pays. Le départ a toujours été aussi important que le retour. Aller voir ailleurs, c'est le meilleur moyen de prendre conscience de ce qui nous a fait partir – ce qu'on ne supporte plus ici – mais aussi de ce qui nous manque sur la route – ce dont on ne peut se passer et qui ne se trouve qu'ici.

Le voyageur se demandera forcément un jour de quoi est fait sa propre culture. D'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Et où allons-nous ?

Il y a quelques années, le mot « tradition » commençait à mûrir dans ma bouche. Je prenais lentement conscience que l'on pouvait se dire libertaire et y être sensible. Que cette dernière sent parfois le renfermé et la régression, mais que c'est un pays supplémentaire, à portée de main, qui réunit les jeunes et les anciens d'une communauté, le passé et le futur d'une région.

Je comprenais qu'il ne faut pas laisser la tradition aux politiciens populistes. Ce patrimoine nous constitue, nous alimente, nous relie. C'est autant de passerelles entre les générations, entre les siècles. C'est du lien, du tissu social, et nous en manquons cruellement aujourd'hui.

Je suis maintenant tout à fait convaincu que ces huit cartouches gâchées n'étaient qu'un prétexte. L'odeur de la poudre ne vaudra jamais celle de la traditionnelle langue aux câpres. Une douille en laiton ne supplantera jamais un gobelet en étain.

Tout compte fait, ce genre d'événement est justement le meilleur moyen de ne plus jamais utiliser une arme pour autre chose que... tirer dans une cible.

À cette tradition qui nous lie !

Et à ce lien qui fait la tradition !

Sous la cantine, l'ambiance fut si chaleureuse et festive que je promis de « me mettre de l'Abbaye », comme on dit, lors de la prochaine édition, en 2014.

Chose faite – et bien faite! – les 5, 6 et 7 juillet, trois jours de fête mémorables, de cortège en cortège, de verrée en verrée, de caveau en caveau, trois jours de java villageoise conclue, comme le veut la tradition, le lundi soir, par un picoulet géant, une danse typiquement romande, une ronde enfantine que l’ivresse peut rendre tout à fait spontanée...

Tout cela pour dire que ce matin du 8 juillet 2014, le réveil fut très difficile.

Un véritable défi d’être sur le bon quai de gare, à l’heure, même un peu en avance, et dans une tenue respectable. Dans l’Intercity pour Vevey, j’inscris « Confrérie des Vignerons » dans mon moteur de recherche, puis « Rue du Château 2 » sur GoogleMaps. Neuf minutes à pied. De quoi retrouver une partie de mes esprits.

Rue du Simplon, un peu après la tour de l’Horloge – il est 8h 57 –, une enseigne de fer forgé m’informe que je ne suis pas tout à fait perdu. On y voit deux hommes porter une grappe de Canaan; sur le cadre supérieur, on lit la devise des moines bénédictins, qui doit donc aussi être celle de la Confrérie – *Ora et labora* (« prie et travaille ») – je suis de nouveau tout à fait perdu.

Le Château de la Confrérie est en réalité une maison bernoise de trois étages surmontée d’une immense charpente rénovée – l’année 1599 est gravée sur un contrefort de la façade. Le hall d’entrée – parquet massif et mur de pierre apparente – communique avec le restaurant de Denis Martin, fer de lance de la cuisine moléculaire, dix-huit points au Gault et Millau. Un large escalier de marbre mène au premier étage. Un vigneron me tend un verre... Non, ce n’est heureusement que l’affiche dessinée par la peintre Marguerite Burnat-Provins pour la Fête de 1905.

Je suis accueilli par le Messenger boiteux, enfin, par un mannequin portant le costume du Messenger de la Fête de 1999. Trois vitrines présentent les maquettes des espaces scéniques de 1955, de 1977 et de 1999. Les maisons paraissent soudain si petites. Même le château de l'Aile est un nain. Je fais le calcul : la plus petite des trois arènes est environ vingt fois plus grande que la plus grande salle pour laquelle j'ai écrit un spectacle...

Tout sourire – sourire accentué par un rouge à lèvres audacieux –, une femme m'accueille chaleureusement. Qui l'eût cru, une femme ! Elle s'appelle Sabine Carruzzo, elle est la Secrétaire générale de la Confrérie, mais aussi l'archiviste et la conservatrice du Musée. Elle m'invite à la suivre.

Elle me présente Arlevin, une réplique grandeur nature du personnage central de la Fête de 1999. Le parquet craque sous nos pas. Nous voilà dans le « Petit salon », qui porte très mal son nom. Hauts plafonds boisés et lustre de cristal. Miroir immense dans un cadre doré. Fauteuils voltaire aux accoudoirs rembourrés. Fenêtres flanquées de rideaux rouges qui empêchent de voir le lac. Et aux murs, comme autant de photos de classes – des classes non mixtes – les membres des Conseils de la Confrérie de 1865, 1889, 1905, 1927, 1955, 1977, 1999...

— Bonjour Monsieur, ravi de faire votre connaissance, François Margot, Abbé-Président.

La serrée de main est digne, le regard droit, le verbe précis et la cravate assortie à ses yeux bleus. Il me présente son Vice-Président.

— Bonjour, enchanté, Chollet !

Il est d'un autre gabarit, d'une autre poigne, celle d'un terrien, chemise à carreaux, moustache épaisse, nez vigneron et regard malicieux. Je lui demande s'il ne connaîtrait pas par hasard Henri Chollet, un vigneron

de Riex qui était figurant dans mon adaptation théâtrale de *La Beauté sur la terre* de Ramuz, mis en scène l'an dernier à Cully... C'est son frère.

Je retrouve Daniel Bovard, discrètement installé dans un coin de la pièce, derrière l'objectif de sa caméra. Il est mandaté pour couvrir les préparatifs de la Fête et réaliser un documentaire. Il m'adresse le premier d'une longue série de clins d'œil complices.

L'Abbé-Président commence par me présenter le lieu. Ce château a été racheté par la Confrérie en 1986. Il accueille son propre musée, créé grâce aux bénéfices de la Fête de 1977. Il évoque brièvement les missions de son association, insistant sur son rôle dans le perfectionnement de la viticulture de la région. Il résume enfin les fondements de la Fête: une célébration de la terre, du cycle des saisons et du travail de la vigne. En aucun cas, un hommage au vin. Il insiste sur ce point.

Il résume ensuite le cahier des charges d'un librettiste. Il s'agit de participer à l'élaboration du synopsis, d'écrire les paroles des chants, les répliques des comédiens, se «soumettre à l'orientation générale souhaitée par la Confrérie» et collaborer avec le directeur artistique nommé il y a deux ans, le metteur en scène tessinois Daniele Finzi Pasca. Les librettistes (j'apprends donc que nous serons plusieurs) travaillent en étroite collaboration avec des compositeurs, mais également avec un scénographe, un costumier, un chorégraphe. Ils participent aux travaux de répétitions et peuvent devoir adapter leurs textes jusqu'à la veille du spectacle. Les décisions finales en matière de choix littéraire appartiennent en dernier ressort au producteur, qui est la Confrérie.

L'Abbé-Président m'interroge sur mon lien avec la vigne. Il apprend donc que je suis doublement petit-fils

de paysan, du côté de ma mère et de mon père... et fils de vigneron.

Le Vice-Président, pragmatique dans l'âme, ne me pose qu'une seule question : Serez-vous assez fort pour tenir tête à Daniele Finzi Pasca ? Je ne sonde pas encore toute la pertinence de ces mots... mais m'aperçois que le nom de la co-directrice artistique, Julie Hamelin, qui est aussi la compagne de Daniele, n'est jamais prononcé durant la conversation.

L'entretien dure une petite heure. C'est la première fois – et la toute dernière ! – que je verrai ces quatre-là – l'Abbé, Chollet, Sabine et Bovard – sans prendre le temps de boire un verre. Alors que la Secrétaire générale me raccompagne à la sortie, elle me glisse le nom de mon co-librettiste potentiel : Stéphane Blok.

1999. Blok a 28 ans. Il a déjà donné plus de trois cents concerts et vient de recevoir le Prix de la scène du Paléo Festival à Nyon. Il fait des tournées à l'étranger pour présenter *Hérétiques*, son deuxième album. Je suis amoureux d'une fille qui chante ses chansons à longueur de journée : « Cyber connard cherche cyber blonde pour cyber histoire autour du monde... » Le clip de cette chanson, *Cyberceuse*, est réalisé par le cinéaste Pierre-Yves Borgeaud, avec qui il gagnera un Léopard d'Or au Festival de Locarno en 2003. Il écrit aussi pour le théâtre, la danse, et publie avec le compositeur Nicolai Schlup ses premières partitions pour des chœurs. Il vient de signer un contrat avec le label parisien Boucherie Productions...

Quant à moi, je suis un étudiant en lettres de deuxième année qui noircit parfois en secret des carnets de voyage que personne ne lira jamais.

2014. Le hasard veut que Blok et moi vivions à cent mètres l'un de l'autre, à Lausanne. Lui, rue des Deux-Marchés, moi, rue de la Barre. Je le croise parfois dans les bistrots du quartier, comme cette fois-ci à La Bossette :

— Il paraît qu'on risque d'écrire ensemble la Fête des Vignerons ?

— Deux bières Picon, s'il te plaît !

On se raconte chacun son entrevue avec la Confrérie. C'était son tout premier entretien d'embauche. À 17 ans, il a commencé à se produire dans la rue : « Une excellente école pour la scène ! » Depuis, il n'a jamais rien fait d'autre qu'écrire, composer, jouer et chanter.

Il va tous les matins à son atelier, comme un peintre, un plasticien ou un ouvrier. Il a sa propre routine mais reste fasciné par ce qu'il appelle « le monde des salariés » : que se passe-t-il vraiment dans les étages de ces grandes entreprises ? Que se racontent-ils à la pause devant la machine à café ?

Quand son label, Boucherie Productions, fait faillite, il part quelques mois en Amérique du Sud. Là-bas, il reçoit un message d'un metteur en scène belge, Fabrice Gorgerat, qui lui propose d'habiller musicalement ses créations. Lorsque Blok demande quel instrument prendre avec lui, on lui répond simplement d'emmener un training. Pendant quatre mois, il se met ainsi à la danse, au théâtre, à la chorégraphie, à la dramaturgie : une belle leçon de « mise à disposition d'un projet artistique ».

On se découvre, on est très différents dans nos approches – lui contemplatif, moi pragmatique, lui intuitif, moi objectif, lui poète, moi écrivain, lui jazzman, moi historien, lui chansonnier, moi journaliste –, on a peut-être la chance d'être complémentaires, on recommande deux bières Picon.

Je lui décris la récente cérémonie de clôture des Jeux olympiques d'hiver de Sotchi, réalisée par Daniele Finzi Pasca. Je viens de la voir en *streaming* sur internet. Ni Blok ni moi ne sommes des défenseurs de l'olympisme, surtout quand on sait l'ampleur du désastre social, économique et écologique causé par l'événement... mais tout de même : 7000 figurants, les danseurs du Bolchoï, un ballet de soixante pianos à queue, un bateau géant flottant dans les airs, des maisons volant à l'envers, de l'émotion et de l'humour, malgré la compétition, malgré le dopage et malgré la présence dans les gradins de Vladimir Poutine. J'ai surtout apprécié l'hommage fait à douze grands écrivains russes, dont Gogol, Tchekhov, Tolstoï et Dostoïevski. Blok est aussi un amateur des classiques russes. Raskolnikov et le prince Mychkine nous tiennent en haleine jusqu'à la fin de la troisième bière Picon.

On se quitte comme si on se connaissait depuis longtemps.

C'est le début d'une belle amitié.

C'est aussi le début d'une longue attente.

On l'ignore encore : la Confrérie vit sur une autre temporalité, un temps lent, très lent, avec parfois une brusque accélération, puis de nouveau un temps lent, très lent, et cela jusqu'au sprint final des douze mois précédant la Fête.

En novembre 2014, je vais au Théâtre de Beausobre, à Morges, pour voir *Bianco su Bianco*, un spectacle de Daniele Finzi Pasca ; c'est le versant intimiste de la compagnie, en marge des grosses productions pour le Cirque du Soleil ou les Olympiades. Seulement deux comédiens sur le plateau. Un homme et une femme. Un clown sombre à l'enfance gâchée par un père alcoolique, dissimulant des brûlures de cigarette sous

ses vêtements trop amples. Et une jeune fille qui lui enseigne la confiance, la bienveillance, le désir, la fantaisie, les vertus de l'orage, de la pluie et du vent. Un spectacle nostalgique, surréaliste, onirique. Une merveille pour les yeux.

Dans un article, je lis l'explication du titre, « Blanc sur blanc ». Daniele distingue celui qui écrit des caractères noirs sur des pages blanches et celui qui les raconte sans laisser aucune trace: « Nous autres danseurs, acteurs, musiciens avons un avantage sur les écrivains: nous ne sommes pas préoccupés de durer. Nous sommes dans une réflexion spirituelle directe, pure. »

Les saisons se succèdent, l'automne, l'hiver.

Début 2015, la Confrérie nous adresse un message rassurant: « Comme nous sommes toujours en phase de définition du contrat avec Daniele Finzi Pasca, et qu'il n'a pas pu venir à Vevey l'automne dernier comme initialement prévu, nous n'avons pas pu aller de l'avant concernant la désignation des compositeurs et des auteurs. D'où notre silence. Mais nous n'avons pas changé d'avis par rapport aux personnes rencontrées. Vous faites toujours partie de nos favoris.»

Blok et moi aimerions beaucoup partager cet enthousiasme avec nos proches mais nous sommes tenus au secret jusqu'à la nomination officielle.

Les mois de février et mars, je les passe en République démocratique du Congo, loin de la place du Marché de Vevey: j'avance dans l'écriture d'un roman biographique qui parle de mode parisienne et de cinéma hollywoodien, bien loin des thèmes de la Fête.

Blok continue d'appivoiser sa guitare fretless (avec un manche dépourvu de frettes, comme le violon ou la contrebasse), accompagne la sortie de son livre *Le Ciel*

identique et tourne l'album *La Complainte de la pluie qui passe*.

Début mai, la Confrérie nous dit vouloir annoncer le nom des compositeurs et des librettistes retenus avant le 19 juin, date de la « Biennale » (assemblée générale de la Confrérie). Dans cette perspective, nous sommes auditionnés une seconde fois le 28 mai par la Commission préparatoire de la Fête, toujours au premier étage du château, mais cette fois-ci, dans la salle du Conseil de la Confrérie.

Une salle qu'il convient de décrire, tant le lieu est chargé d'histoire. Il faut imaginer trente-deux larges fauteuils de cuir qui se font face de part et d'autre de deux rangées de tables de bois massif. Ce sont les sièges des vingt-quatre Conseillers de la Confrérie, et de quelques Conseillers honoraires. Au centre, sous un drapeau vert et blanc datant de 1744 qui montre un cep de vigne : un fauteuil un peu plus large, un peu plus haut, celui de l'Abbé-Président.

Sur sa gauche, un mannequin porte le costume et caricature le visage de l'Abbé de la dernière Fête, Marc-Henri Chaudet ; souliers bleus à boucle, gilet et veston brodé, crosse ornée de grappes dorées... il adresse un regard sévère à l'assemblée. Sur sa droite, une vitrine expose, entres autres, une coupe en argent du XVIII^e siècle montrant le dieu Bacchus assis sur un tonneau. Aux murs, une cinquantaine d'œuvres d'Ernest Biéler, le dessinateur des costumes de la Fête de 1927, dont la valeur justifie à elle seule un lourd portail fermé à clef.

Lors de cette audition, nous faisons la connaissance de François Murisier, président du Conseil artistique, d'Anne-Catherine Sutermeister, ex-directrice du Théâtre du Jorat (fondé par René Morax, le librettiste de la Fête de 1905), de Daniel Schmutz, ex-conseiller

d'État... socialiste! (président de la Commission musique et chanteurs de la Fête de 1999), et d'Hervé Klopfenstein, directeur du Conservatoire de Lausanne (et directeur de la Landwehr, l'une des formations musicales de la Fête de 1999).

L'accueil est chaleureux, les questions n'ont pas d'autres finalités que la curiosité. Quel est votre lien avec le monde de la vigne? Que pensez-vous des dieux antiques de la Fête? Qu'avez-vous pensé de la Fête de 1999? Comment allez-vous écrire à quatre mains? Ne trouvez-vous pas dommage que l'on soit allé chercher un directeur artistique en dehors de la Suisse romande? Cette fois, c'est l'Abbé qui répond à notre place, en justifiant son choix: la Confrérie a souhaité privilégier l'émotion, et Daniele est la personne idéale!

La séance se termine autour de planchettes de cochonnailles, avec à la main un verre de chasselas du Domaine de La Doges, deux hectares de vigne à la Tour-de-Peilz qui appartiennent à la Confrérie à la suite du legs d'un ancien confrère en 1997; cette vigne est confiée à un tâcheron qui vient d'amorcer sa conversion au bio.

Quelques jours plus tard, nous apprenons qu'une conférence de presse est prévue le jour de la Biennale du 19 juin, pour annoncer nos nominations.

Hélas.

Voilà déjà quelques semaines que Julie Hamelin, l'alter ego de Daniele, dans la vie comme dans le travail, lutte contre une maladie cardiaque aussi rare que grave. La nomination est évidemment repoussée.

Les saisons se sont succédé, le printemps, l'été.

Rendez-vous le 20 septembre 2015 devant la gare de Vevey pour nous rendre à Lugano afin de rencontrer

enfin Daniele et assister à son spectacle, *La Verità*, joué pour l'inauguration du théâtre Lugano Arte e Cultura (LAC).

À deux pas d'un musicien de rue, Blok bavarde avec Frédéric Hohl, le fraîchement nommé directeur exécutif de la Fête, et le compositeur Jérôme Berney, que je connais déjà grâce au prix littéraire Le Roman des Romands; nous y avons participé tous les deux en 2011 en tant qu'enseignants, lui au Gymnase de Chamblandes, à Lausanne, moi à Burier, à la Tour-de-Peilz.

Nous rejoint le deuxième compositeur, Valentin Villard, un peu en retard à cause d'un service d'orgue assumé le matin même dans l'église de La Roche; quelques secondes suffisent pour entendre une première fois ce rire que les journalistes aimeront décrire comme « gargantuesque » ou « tonitruant ».

Les premiers mots de Frédéric Hohl, aussi, valent le détour: « Vous êtes jeunes... Valentin, vous êtes de... 1985? C'est super pour l'image de la Fête, idéal pour vendre l'événement! » Il le dit avec des yeux pétillants et un petit sourire asymétrique, bouche fermée. Je me souviens précisément du regard complice échangé avec Blok, Jérôme et Valentin: dans quel monde sommes-nous tombés?

Nous ignorions alors que Frédéric Hohl était artiste avant de devenir homme d'affaires, *event manager* et député genevois du parti des Libéraux-Radicaux. Il a ouvert un music-hall en 1989, le bien nommé P'tit Music'Hohl; il y a lancé, entre autres, la carrière de Yann Lambiel. Il a également produit la *Revue genevoise* entre 2003 et 2008. Et bien avant cela, lui-même chantait et dansait: une passion qu'il nous dira – beaucoup plus tard – tenir de sa grand-mère Mady, musicienne

émancipée qui jouait de l'accordéon dans le premier orchestre féminin romand.

À 12 ans, le jeune Frédéric, guitare en bandoulière, se produisait avec un ami dans des homes pour personnes âgées, puis dans des bals. Il gagnait ainsi son argent de poche, et plus tard, de quoi partir à New York pour intégrer une école d'art. Il profita ensuite d'un séjour à Londres pour perfectionner sa pratique. Au retour, il dansa dans une opérette aux côtés de Joseph Gorgoni (alias Marie-Thérèse Porchet) et joua quatre ans dans la Revue de Servion; en 1998, la *Tribune de Genève* vantait ses «talents insoupçonnés de crooner, interprétant *New York, New York* mieux que Liza Minnelli»!

Une voiture s'immobilise devant nous. La vitre descend. Bonjour, mes chers... Il ne manquait que l'Abbé. Les deux librettistes embarquent avec lui, et les deux compositeurs, avec Frédéric Hohl.

Pour prendre place sur le siège passager de l'Abbé, il faut la plupart du temps déplacer une pile de CD, de la «grande musique», du classique, du baroque, de la musique de chambre. Il programme depuis trente ans les concerts de l'association veveysanne Arts et Lettres, qu'il préside également, mais cela, il ne nous le dira que plus tard.

Discret et modeste, il ne nous énumère pas non plus toutes les activités qui le lient aux premiers kilomètres de notre route. Il a siégé dix-huit ans au Conseil communal de la Ville de Vevey, et l'a même présidé. Il chapeaute aujourd'hui l'office Montreux-Vevey Tourisme, qui est un peu son bébé. Il siège dans les conseils d'administration des Transports Montreux-Vevey-Riviera (MVR) et du chemin de fer Montreux-Oberland bernois (MOB). L'autoroute redescend sur Villeneuve et Yvorne, dont une partie des vignobles est soumise à la visite

des vignes de la Confrérie. À Aigle, jeune juriste, il fut greffier à la Justice de Paix. Quant à la sortie d'auto-route « Les Diablerets », elle évoque le versant sauvage de sa vie: ses étés de bûcheronnage dans les forêts de l'État de Vaud alors qu'il était étudiant, son brevet de moniteur de ski, ses nombreuses escapades en peaux de phoque, son amour de la faune (il ne se promène jamais sans une paire de jumelles). Un peu plus loin, Saint-Maurice, dont il a fréquenté le fameux Collège, une institution qui, dira-t-il, a façonné sa curiosité, sa rigueur, sa philosophie de vie.

L'Abbé ne dit rien de sa vie privée mais nous montre sur son iPad les premières modélisations de l'arène de la Fête de 2019. Mo-nu-men-tale. C'est le premier élément concret que nous voyons de la Fête.

Silence dans l'habitable.

Ces esquisses sont réalisées par le scénographe français Jean Rabasse, qui a déjà imaginé pour la Compagnie Finzi Pasca les visuels de la cérémonie de clôture des Jeux olympiques de Turin; son nom figure aussi aux génériques de *Delicatessen* de Jeunet et Caro ou *Moi et toi* de Bertolucci, rien que ça.

Lorsque Daniele a vu les arènes de 1999, ouvertes sur le lac et les montagnes, il a tout de suite dit qu'il était impossible de concurrencer un tel paysage. Il souhaitait retrouver l'esprit des arènes de Vérone, un lieu scénique conçu comme un nid qui offre une proximité entre les acteurs et les spectateurs, un lieu mystérieux que l'on ne puisse pas voir de l'extérieur.

En passant devant Sion, l'Abbé nous parle de *Valais*13*, une fresque musicale qui se joue en ce moment à l'occasion du bicentenaire de l'entrée du Valais dans la Confédération: Valentin Villard a composé quatre des treize tableaux.

Au col du Nufenen, frontière entre la Suisse romande et le Tessin, on change de véhicule. Blok et moi montons dans un 4x4 Mercedes avec des plaques genevoises. En redescendant sur Airolo, Frédéric Hohl nous montre son régulateur de distance automatique. Des ondes radar mesurent l'éloignement et la vitesse du véhicule nous précédant. L'information est transmise au système de motorisation et de freinage, pour maintenir un écart régulier entre les véhicules... On est montés au Nufenen par le versant artistique, on en redescend par le versant technique et économique.

J'avais pensé que la périodicité des Fêtes avait une origine symbolique, presque poétique: l'écart entre deux générations, la vie d'un cep autrefois. Ou alors, comme je le lirai plus tard dans la *Petite histoire d'une grande Fête* de Jean-Claude Mayor (1955): «Voyez, quand on a bu une bouteille, on peut recommencer le surlendemain, mais lorsqu'on a lampé une tine entière, il est presque obligatoire d'attendre une semaine.»

L'explication du directeur exécutif est plus prosaïque. Lors du premier spectacle organisé par la Confrérie sur la place du Marché, en 1797, le déficit s'est élevé à 10 000 francs, une fortune à l'époque. Il a donc tout simplement fallu attendre une vingtaine d'années avant d'éponger cette dette et songer à organiser une deuxième Fête, en 1819.

Les temps ont changé. Depuis 1889, toutes les Fêtes sont bénéficiaires. Hohl en profite pour nous dire qu'à Lugano, la Confrérie nous a réservé des chambres individuelles dans le Grand Hôtel Villa Castagnola, le cinq-étoiles historique de la ville.

Silence dans l'habitable.

Le budget de la Fête de 1999 s'élevait à 54 millions de francs, et le bénéfice, à très exactement 4 151 332 francs.

La recette paraît colossale, mais il faut garder à l'esprit que la Confrérie compte sur cette somme pour vivre pendant une vingtaine d'années, assurer ses frais de fonctionnement, ceux du Musée, distribuer tous les trois ans des récompenses à hauteur de 100 000 francs aux vigneron·ne·s tacheur·ne·s primés, et assumer les années de préparation de la Fête suivante.

On apprend que les membres de la Confrérie ne paient pas de cotisations annuelles, et surtout, que l'Abbé, tout comme ses vingt-quatre Conseillers, ne touche que 3 francs symboliques par année !

Frédéric Hohl n'est évidemment pas soumis au même traitement. La Confrérie avait reçu 80 dossiers, pour finalement auditionner cinq candidats, après quoi elle a donc retenu... un Genevois. Un Genevois qui est toutefois « du bon bord », puisqu'il est député libéral-radical.

Hohl en a connu, des mandats, mais c'est la première fois qu'il se retrouve dans une telle situation : « Ce n'est pas banal d'avoir un employeur né au Moyen Âge. » Il nous raconte en riant sa découverte de l'organisation « à la vaudoise », cette manie de multiplier les séances, et de les prolonger, pour le plaisir de se retrouver !

Tout est maintenant à inventer. On vient de lui remettre vingt classeurs remplis des rapports des trente-cinq commissions qui ont organisé la Fête de 1999. Il a signé un bail de location pour 1 200 m² de locaux, proches de la gare de Vevey ; il est en train de faire repeindre les trois étages de La Guinguette, un nom qui me fait cruellement repenser à l'Espace Guinguette, une scène alternative fermée en 2013, qui avait par exemple lancé la carrière du collectif d'improvisation Avracadabrac, avec Vincent Veillon et Vincent Kucholl...

Il doit maintenant acheter de la moquette, du mobilier, des ordinateurs, des photocopieuses, des machines à café, tout en recrutant son équipe et en cherchant des financements. Il doit approcher la multinationale veveysanne Nestlé pour lui proposer un partenariat, mais vient d'apprendre que Daniele a récemment tourné une publicité pour les cafés concurrents, Chicco d'Oro!

On apprend que la Fête ne touche aucune subvention publique. Ni de la Ville, ni du Canton, ni de la Confédération. Rien! L'événement vit de la vente des billets de son spectacle, des consommations durant la Fête et de sponsors privés.

C'est assez rassurant. Sa biographie est une suite de défis que l'on pourrait croire perdus d'avance, et dont il se sort toujours. Il a su donner un second souffle aux moribondes Fêtes de Genève, remplaçant par exemple le Corso fleuri par la Lake Parade. Il a sauvé les spectacles de l'Expo 02 de la débâcle d'Expo 01. Il s'est fait élire député du premier coup, en 2005, portant les couleurs d'un parti peu en forme à ce moment-là. Il vient maintenant de renoncer à la politique pour se consacrer à la Fête; à sa verrée d'adieu au Parlement genevois, il servira du vin vaudois.

Reviendra-t-il à la politique après la Fête? Il rêve plutôt d'un tour du monde. Il adore les croisières sur des bateaux de location au départ de Miami et possède une place dans la rade de Genève pour son hors-bord, qui atteint les 90 km/h, idéal pour le wakeboard...

En arrivant à Lugano, ma poche vibre.

C'est un message de ma mère.

C'est fait.

Grand-maman s'en est allée.

J'ai bien fait de prendre place sur la banquette arrière.
L'enterrement se fera jeudi à l'église de Mézières.
Le ciel est paisible, dégagé, clair, radieux.
Le ciel a les yeux de grand-maman.

La discussion de mes deux compagnons de route est lointaine... Je repense à elle, sa vieille ferme, son potager impeccable, ses bégonias rouges, son banc vert, ses chats maigres, son téléphone à tourniquet, son évier en grès, son fourneau à bois, l'odeur du levain, le bruit sourd de la pâte lancée sur la table, son *Journal de Moudon*, son armoire vaudoise, son *Labour dans le Jorat*...

Quelqu'un manquera dans les gradins de la prochaine Fête.

Le lendemain, rendez-vous dans l'un des salons feutrés de l'hôtel. Sur un immense tapis d'Orient, dix fauteuils blanc crème disposés en cercle. Le Vice-Président Jean-Pierre Chollet et la Secrétaire générale Sabine Carruzzo nous ont rejoints, de même que Daniele et la troisième compositrice, Maria Bonzanigo, co-fondatrice de la Compagnie Finzi Pasca, la première femme de Daniele et... la première femme compositrice de l'histoire de la Fête!

L'Abbé cède rapidement la parole à Daniele, qui la conservera durant toute la matinée: deux heures d'un monologue sans notes ni interruptions, un discours truffé de digressions, d'italianismes, des idées qui en appellent d'autres, et d'autres encore. Quand un mot français lui échappe, il se tourne vers Maria.

Désignés en 2013, Daniele et sa compagne Julie Hamelin ont eu le temps de tracer les lignes directrices

de la Fête. Tous deux souhaitent créer un spectacle « plus touchant, plus chaleureux et moins intellectuel qu'en 1999 » : le couronnement des meilleurs tâcherons intégré à toutes les représentations, des « Cent-Suissesses » pour accompagner le traditionnel corps des Cent-Suisses, des mouvements de masse plus fluides rendus possibles grâce à la configuration de l'arène, une technique de sonorisation dernier cri, « une musique pour mieux voir », des représentations sans entracte ne dépassant pas les 150 minutes, etc.

Daniele imagine aussi une pluie de cassettes jaunes, une lune immense tirée par des bœufs-robots, un dresseur d'oies ou de chevaux sauvages, la plantation d'arbres sur la Place, un cortège qui partirait de Lausanne... autant d'idées qui ne verront jamais le jour.

Pour la partie musicale, il souhaite « des airs qui restent dans la tête ». On apprend qu'il n'y aura pas d'orchestre présent dans l'arène, mais une musique enregistrée préalablement. Lorsque Valentin et Jérôme disent leur déception, il répond simplement, en riant : « C'est comme ça. » Il nous demande enfin si nous avons des assistants...

Je commence à entrevoir les rapports asymétriques qui régiront l'équipe artistique. Daniele ne nous pose aucune question, ne lance aucun débat. Il parle du spectacle au futur, jamais au conditionnel, avec des mots fermes et convaincus, pas l'ombre d'un doute, d'un « peut-être », d'un « à mon avis » ou d'un « qu'en pensez-vous? ».

Deuxième séance de la journée, l'après-midi, avec Frédéric Hohl à la barre. On a eu droit aux italianismes de Daniele. Voilà les anglicismes du directeur exécutif : *leadership*, *catering*, *brainstorming*, « ça *disturbe* le projet »,